

« Se tenir dans la paix » :

BENOÎT REJOINT-IL LE DÉSIR DE NOS CONTEMPORAINS ?

La paix, que nos contemporains confondent souvent avec une simple tranquillité d'âme, est souvent comprise comme la vertu monastique par excellence, ce d'autant plus que la spiritualité monastique de l'Orient chrétien insiste sur l'*hésychia*, la paix intérieure profonde. Il s'agit d'ailleurs d'une vertu d'autant plus désirée que le monde où nous vivons est de plus en plus marqué par une compétition économique féroce et connaît un tempo fébrile, épuisant.

Mais qu'est-ce que la paix ?

Images et tromperies

Dans nos conceptions les plus spontanées, ce mot, « paix », désigne en général une disposition intime, un sentiment de tranquillité sereine et sans trouble, qu'évoquent des images bucoliques comme l'eau d'un lac sur laquelle se reflètent les arbres des berges, un lever du jour dans la campagne où flottent des bancs de brume, le chant des oiseaux sous les frondaisons d'un parc en été... Ces images font bon ménage avec l'optimisme du projet de perfectionnement de soi au sein d'un « cosmos sacré » qui anime ce que Françoise Champion appelle le « Religieux flottant¹ », courant diffus et nébuleux dans lequel beaucoup de nos contemporains s'inscrivent peu ou prou². La paix s'y confond avec une sorte de fond intime de santé à restaurer moyennant quelques techniques (simples de préférence), et à capitaliser soigneusement.

¹ Françoise CHAMPION, « Religieux flottant, éclectisme et syncrétismes » in Jean DELU-MEAU (dir.), *Le fait religieux*, Paris, Fayard, 1993, p. 762 et 750.

² Ici, le terme de « New Age » a l'inconvénient de figer comme un mouvement organisé ce qui n'est en fait qu'une tendance un peu confuse.

Cette conception des choses donne beaucoup d'importance à la responsabilité de chacun dans son perfectionnement personnel, mais elle en appelle avant tout à la nature supposée donner tous les moyens nécessaires à qui saurait les retrouver. Souvent encore, avec des références à une tradition mieux construite, le bouddhisme attire les personnes désireuses d'une vie intérieure profonde à cause, précisément, de l'image de paix qui s'y attache. Les monastères seraient également des conservatoires de sérénité dans un monde agité, des lieux où l'on apprendrait à acquérir et conserver ce bien précieux. Il est un fait que beaucoup d'hôtes de nos monastères se réjouissent d'y trouver une ambiance plus tranquille que celle de leur milieu de vie habituel, une ambiance qui détend et libère l'esprit – chose indéniablement nécessaire et qui doit être préservée. Les visiteurs qui pensent que les sites où ils sont bâtis ont des propriétés particulières pour cela, formulées généralement en terme « d'énergie », ne sont d'ailleurs pas rares.

Même si nous ne nous situons pas dans ces courants-là, nous-mêmes avons peut-être à nous expliquer avec certaines des représentations qu'ils véhiculent. Y revenir serait une façon d'honorer une remarque de dom Armand Veilleux : la confrontation des cultures et de l'Évangile n'est pas un événement unique, réalisé une fois pour toute, c'est un processus à reprendre sans cesse³. Les quelques remarques très fragmentaires que l'on présentera ici n'ont pas d'autre projet que de situer l'actualité d'une question assez peu investie par des travaux récents.

En parlant de l'accueil des hôtes et du baiser de paix à échanger, Benoît avertit le moine d'avoir à se méfier des tromperies de l'esprit du mal (*RB* 53, 5). Comme s'il fallait se garder des apparences. Même si nos références ont bien changé, son propos vise toujours juste en ce sens que la quête de sérénité, avec tout le charme de son côté « alternatif », a justement cet inconvénient de faire l'impasse sur ce que notre condition humaine porte de passionné et de passionnel. En effet, les images romantiques et douces présentées plus haut peuvent être profondément illusoire si elles laissent croire que la paix serait seulement affaire de calme et d'harmonie avec le milieu ambiant. Ainsi, retrouvant dans la douceur de l'été les berges de la « Ner », dans la campagne polonaise de Chelmno, le premier camp où les Nazi appliquèrent la « solution finale », Simon Srebnik, rescapé de la déportation accompagnant le cinéaste Claude Lanzmann, commentait :

C'était toujours aussi tranquille ici. Toujours. Quand on brûlait chaque jour deux mille personnes, des juifs, c'était également tranquille.

³ Armand VEILLEUX, « La vie bénédictine comme école de communion », *Collectanea Cisterciensia* 58, 1996, p. 99-105 (ici, p. 104).

Personne ne criait. Chacun faisait son travail. C'était silencieux. Paisible. Comme maintenant⁴.

La douce nature, supposée être porteuse des énergies positives qui nous conduisent au Bien et au Bonheur est restée silencieuse pendant que se déroulaient les scènes les plus atroces. Entre deux massacres, les gardiens pouvaient paisiblement prendre leur barque, emmenant le jeune Simon, âgé de 13 ans, lui faire ramasser de l'herbe pour leurs lapins et lui demander de chanter pour agrémenter la promenade dans ce paysage si calme et charmant. Mais de quel paix et de quel calme s'agissait-il ?

A. *Une vertu attirante*

Ces quelques observations, parties d'une remarque sur les images que nos cultures occidentales contemporaines associent au mot de « paix » peuvent être approfondies en formulant plus explicitement les qualificatifs qui s'associent à ce terme.

1. *En négatif*, la paix c'est l'absence de conflit.
2. *En positif* « Paix » évoque différentes qualités :

	Dans les rapports avec soi-même	Dans les relations
Qualités individuelles	Tranquillité Immobilité Calme Silence Sérénité imperturbable Repos	
Valeurs mixtes (individuelles et relationnelles)	Harmonie Confiance Patience Douceur Équanimité	
Valeurs collectives	Concorde (au sens de bien accordé) Unité Discipline Fermeté	Respect Considération Ecoute mutuelle
En rapport avec le temps	Permanence Solidité	

⁴ Claude LANZMANN, *Shoah*, Paris, Arthème Fayard, (Folio 1985-2001), p. 21.

Les « qualités dans les rapports avec soi-même » seraient du côté de la recherche d'un idéal, d'un absolu et les « qualités dans les relations » seraient, par définition, relatives à une vie sociale.

Somme toute, cet ensemble de qualités dessine le portrait d'une vertu attirante qui mérite d'être acquise, quitte à la demander à Dieu.

B. Une dangereuse ambiguïté

C'est précisément le niveau où apparaît l'ambiguïté : il peut y avoir quelque chose de trouble dans le désir d'acquérir cette vertu. « Acquérir », rappelle une page dramatique de l'Écriture, celle d'un homme « acquis de par le Seigneur YHWH⁵ », un homme qui a un frère, désigné précisément comme « frère de Caïn », donc relatif à lui. Les deux frères auront chacun son destin, l'un pasteur et l'autre agriculteur, mais leur portrait n'est pas précisé plus. Jusqu'au jour où leurs offrandes recevront un accueil différent.

Caïn présenta des produits du sol en offrande à YHWH, et Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse. Or YHWH agréa Abel et son offrande. Mais il n'agréa pas Caïn et son offrande, et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu (Gn 4, 3-5).

Tout se passe donc comme si la différence initiale (être « acquis de par le Seigneur YHWH » ou être « frère de ») mettait ou non en situation juste devant Dieu. Comme si la dépendance (être « frère de ») était le propre de l'attitude juste, tandis que le fait d'acquérir était une attitude déjà lourde de menace. Que ce qui est acquis le soit « de par Dieu » ne résout pas le problème et, dans le cas de Caïn, ce n'est pas l'offrande à Dieu elle-même qui est en cause, mais bien plutôt la relation mise en place avec lui, Dieu, et avec son frère. L'affaire se termine très mal puisque le premier homme, l'homme « acquis », tuera son frère, comme nous le savons. Premier meurtre : non seulement le premier d'une série, mais le meurtre fondamental. De plus, dans le livre de la Genèse, la page précédente parlait d'un fruit désirable et attirant que l'homme a voulu manger, et qu'il a mangé, pour son malheur. Dans une lecture de ce texte, Marie Balmarty⁶ interprète cette féroce volonté de manger, comme une dévoration de la différence de l'autre. Vouloir acquérir à tout prix ce que l'on trouve désirable ne serait décidément pas sans danger. D'une façon générale, la psychologie moderne connaît bien les rapports complexes entre la convoitise, l'oralité, la sexualité et la violence et

⁵ « L'homme connu Ève, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn et elle dit : *J'ai acquis un homme de par YHWH* » (Gn 4, 1).

⁶ Marie BALMARTY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Seuil, 1986, p. 255.

d'autres recherches ont confirmé la prégnance de la violence dans les rapports humains⁷ une violence qui survient précisément lorsqu'il y a refus de la condition filiale⁸ et refus de la vulnérabilité de la chair, cet « ...entre deux, entre tous⁹... ».

Le survol de deux textes, qui méritent bien sûr une lecture plus soigneuse¹⁰, nous permet tout au moins de vérifier que le chemin proposé à l'homme par son Créateur et Seigneur est chemin d'enracinement dans la vérité de la condition humaine dans le même mouvement que celui qui le tourne vers son Dieu. Et, chaque fois qu'autrui n'est pas un partenaire avec qui on souhaite vivre une relation de dépendance mutuelle, on quitte ce chemin de vérité.

En revenant aux différentes qualités associées au mot « paix », à ne considérer que celles de la colonne de gauche (dans les rapports avec soi-même), nous retrouvons les images évoquées plus haut, car un portrait se dégage. C'est celui d'un homme dans la plénitude de l'intégrité et de la maîtrise de soi, harmonieux, donc beau, confiant, solide et ferme, et nécessairement fort, imperméable aux avatars des circonstances et à ce qui le détournerait du chemin qu'il s'est fixé. On aurait plus un fonctionnement mécanique que celui d'un être humain libre et responsable.

Cette figure a été portée à son paroxysme par ces beaux jeunes gens, virils et disciplinés qui suivaient leur Führer dans un ordre parfaitement réglé. Les défilés de la Place Rouge à Moscou, offraient une étonnante similitude, qu'on n'a pas de peine à retrouver aujourd'hui encore sous d'autres cieux. Ces rêves de paix harmonieuse dans le triomphe d'une beauté d'où rien ne dépasse ont fait des millions de morts. Le cauchemar Nazi appartient à l'histoire, certes, mais de la Tchétchénie au Rwanda et d'Abou Ghraib au Darfour, que l'on passe par les Balkans ou par le Proche-Orient (sans même aborder les rivages de la Chine), notre monde offre assez d'exemples pour vérifier que le respect inconditionnel de tout être humain n'est pas encore acquis, bien loin de là¹¹. Il s'agit même d'une question

⁷ René GIRARD, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

⁸ Denis VASSE, Marie-José D'ORAZIO, « Père selon la chair et paternité de Dieu », *Croire aujourd'hui* 59, 1998, p. 27-34 (ici, p. 30).

⁹ Denis HUERRE, « Enquêtes sur le célibat monastique », *Collectanea Cisterciensia* 59, 1997, p. 274.

¹⁰ Étayer plus longuement l'hypothèse de lecture du texte de Gn 4 proposée ici demanderait d'autres développements, qui occuperaient trop d'espace. Au minimum, on peut la retenir comme une hypothèse.

¹¹ Il est arrivé récemment que des moines et des moniales soient confrontés à ces situations, en Afrique particulièrement. Voire – dans un tout autre contexte – en Birmanie après l'engagement des bonzes.

essentielle pour l'humanité. Vivre le respect d'autrui dans le partage et la justice, voilà un enjeu humain fondamental où, certainement, le monachisme peut prendre la parole, même si c'est avec la discrétion recommandée par la tradition.

Un autre témoin de la déportation, le jésuite Jacques Sommet, relevait cette réalité bien connue des Pères du désert : la menace principale de l'homme vient de l'intérieur de lui-même, d'une volonté de puissance tyrannique qui n'est pas le privilège des ignorants, des brutes aveugles et des voyous :

Chaque fois que ces prisonniers se sont fermés les uns aux autres, chaque fois qu'ils se sont méprisés, ce fut au nom de [la] culture... Au scandale des plus clairvoyants, la culture donnait à ces hommes leur dernière limite. Pourquoi ?... considérons tout d'abord cette perversion de la culture chez les désintéressés. Les clercs, par exemple, possèdent en eux l'admirable trésor du passé chrétien, les moralisants bénéficient en général d'études supérieures ou d'une hérédité vertueuse. Mais tous, ou presque, sont victimes d'une confusion. Ils pensent dans leur ensemble que leur culture est efficace par elle-même. [...] Ramenant tout effort politique, et même charitable, à leur culture intérieure et à l'état d'âme qu'elle produit, ils croient faire œuvre réelle par simple souvenir du passé. De plus, se fermant en soi, ils se séparent des autres, qui ne comprennent pas. Ils les méprisent. [L']attachement à la culture pousse [...] les sans scrupules à renforcer leur volonté de puissance. Leur acquis intellectuel ou spirituel se mue en sentiment agressif de supériorité [...]. Tout abus de puissance se justifiant au nom des valeurs sacrées d'hier asservies à la passion présente¹².

Le sentiment de supériorité est une mauvaise herbe sans cesse renaissante, même dans les jardins les mieux cultivés, on le sait. Sans aucun doute, on a ici le mode d'expression contemporain d'un fléau des mieux partagés au monde. Car, le rêve d'un univers de coïncidence totale entre la puissance et la possession de soi est celui de l'enfance et de l'immaturation mais il guette tout homme et toute institution humaine. Ainsi, dans un contexte plus « ordinaire » que celui des camps, un autre exemple de cet archétype de l'homme fort et en pleine possession de soi est fourni par le dominateur d'aujourd'hui, le professionnel triomphant dans sa compétence, habile et efficace, se rêvant éternellement jeune et productif, contournant adroitement conflits et oppositions. Il est conforme à un modèle idéal de performance et vit dans un univers où il n'y a plus de différences entre les personnes mais des différenciations, c'est-à-dire des spécialisations

¹² Jacques SOMMET, « Le camp de Dachau » in : *Liberté, démesure de la foi*, Paris, Centre Sèvres, p. 11-53 (ici, p. 34-35).

d'un même prototype qui n'a de relations que sous forme de connexions. La communication n'y est qu'échange d'informations (à visée exhaustive) entre des unités autonomes, pour une plus grande efficacité du système. La communion se réduit à la transparence pour la performance. Cet être parfait n'a plus d'histoire dès lors qu'il est parvenu à l'acmé de sa puissance. Caricatural, évidemment, ce deuxième portrait désigne pourtant un standard bien réel, celui d'une efficacité qui n'admet pas d'autres régulations que celles de la puissance productrice. Là encore, ce modèle a des limites, bien visibles lorsqu'on réfléchit, par exemple, à ce qui est son repoussoir, le vieillissement :

Toute tentative d'intégration sur des valeurs fondées sur l'identique produit un reste. La division se pose ainsi : prenant la société, je pose en diviseur les valeurs d'activités, j'obtiens les inactifs. Je pose les valeurs de loisirs, d'utilité sociale, j'obtiens les retraités. Il me reste les vieux. Je divise par la valeur sagesse, j'obtiens les vieux sages. La division crée un ultime reste, les dépendants et les vieux fous, ces rois Lear qui nous font peur. La division n'est pas une opération symbolique mais diabolique¹³.

La volonté de dominer est d'ailleurs le premier fossoyeur des meilleurs projets, des ambitions généreuses et des grands enthousiasmes. Tout homme, du plus grand au plus misérable, doit donc apprendre à la repérer et à la combattre. Or, précisément, si elle est souvent repérée dans les grandes entreprises, et dénoncée comme telle, elle est tenue pour un défaut irritant mais sans importance chez les petites gens, ceux qui n'ont rien à faire valoir aux yeux du monde. C'est pourtant cette volonté de dominer qui maintient le plus sûrement sa victime dans des situations de faiblesse et d'impuissance par la méfiance qu'elle génère aussitôt autour de celui qui s'y laisse aller. La rencontrant chez ses disciples, le Christ, ne leur cache pas que le chemin qu'il propose passe loin de ces rivages-là :

Il leur demandait : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Eux se taisaient, car en chemin ils avaient discuté entre eux qui était le plus grand. Alors, s'étant assis, il appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. » (Mc 9, 33-34).

C'est bien à cela que Benoît fait allusion quand il parle de paix. Nous essaierons donc de relever quelques éléments de la Règle, car ils donnent sur ce mot un éclairage particulièrement intéressant marqué par son anthropologie réaliste.

¹³ Bernadette PUJALON, « L'intégration sociale de la vieillesse », *Médecine de l'homme*, 1998, (234-235), p. 5.

La paix, souci de Benoît

S'il peut être intéressant d'examiner le point de vue de Benoît sur cette question, il ne s'agit évidemment pas de penser la vie monastique comme une contre-culture dans un monde sécularisé¹⁴ mais plutôt de se situer dans un rapport critique, au sens plein du terme. Critique, de crise, situation d'opportunité pour exercer un discernement (*diacrisis*) et choisir un chemin de vie authentique. Sur ce chemin, plus que jamais l'humilité est de rigueur, les moines savent que le désert qu'ils ont choisi d'habiter est, par excellence, un lieu de tentations, des tentations qui se présentent différemment selon les époques et auxquelles ils n'ont jamais manqué de succomber.

Dans la Règle, le mot « paix » apparaît huit fois. Nous n'analyserons pas ces textes en détail mais nous essaierons ici de relever quelques éléments. L'univers monastique de Benoît est celui d'une communauté d'hommes qui partagent sous le regard de Dieu un même lieu et des activités communes. La paix qu'il propose, à la suite de toute la tradition monastique n'a pas grand-chose à voir avec cette sérénité un peu béate qu'on lui prête souvent. Elle est plutôt le fruit d'une attention juste à Dieu d'abord, aux frères ensuite.

Le prologue

Dans le prologue, désignant le monastère comme une « école du service du Seigneur », le propos de Benoît est marqué par les perspectives militaires familières à son milieu, avec leurs connotations de danger, d'obéissance pénible et laborieuse¹⁵, bien plus que par la tendre idéologie du « peace and love » des années 1970.

Dans son analyse, le P. de Vogüé relève que ce texte, est repris de la Règle du Maître qui rattache directement la vie monastique au baptême, comme une mise en acte : renoncer au mal et s'attacher au Christ. Le monastère n'est là, au fond, que pour passer de la source baptismale à la vie éternelle. Du texte initial du Maître repris par Benoît ne subsiste qu'une petite partie, comportant en son centre deux questions empruntées aux psaumes : La première « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (Ps 33, 13) est mise sur les lèvres du Seigneur, c'est donc lui qui a l'initiative. Et la deuxième « Seigneur, qui habitera ta demeure, et qui reposera sur ta montagne sainte ? » (Ps 14, 1), c'est Benoît qui invite à la poser.

¹⁴ Armand VEILLEUX, « La vie bénédictine comme école de communion », p. 104.

¹⁵ Adalbert DE VOGÜÉ, *La Règle de Saint Benoît*, vol VII, *Commentaire*, Paris, Cerf, 1977, p. 60 s.

La première question, empruntée au Ps 33 reçoit comme réponse, venant de la part du Seigneur lui-même une citation de ce même psaume

Si tu veux avoir la vie véritable et perpétuelle, interdis le mal à ta langue et que tes lèvres ne prononcent point la tromperie. Évite le mal et fais le bien, cherche la paix et poursuis-la (Ps 33, 14-15 ; RB Prol. 17).

La deuxième question (« Qui habitera ta demeure ? » Ps 14) reçoit une réponse plus développée, prise aussi dans le même psaume :

C'est celui qui marche sans se souiller et accomplit ce qui est juste ; qui dit la vérité dans son cœur, qui n'a pas commis de tromperie par sa langue ; qui n'a pas fait de mal à son prochain (Ps 14, 2-3) ; qui, lorsque le malin, le diable, lui suggérait quelque chose, l'a repoussé loin des regards de son cœur, lui et sa suggestion, l'a réduit à néant, et s'emparant de ses petits, — les pensées qu'il lui inspirait, — les a écrasés contre le Christ (cf. Ps 136) (RB Prol 25-28).

En fait, dans ces deux réponses les mêmes thèmes sont repris deux fois et mis en parallèle, chacun des termes de la première réponse a son correspondant, plus ample, dans la deuxième. On peut mettre ces deux citations sur un tableau synoptique :

Quel est l'homme qui aime la vie et désire des jours heureux ?	Seigneur, qui habitera ta demeure ?
(a ₁) interdis le mal à ta langue	(a' ₁) qui, lorsque le malin, le diable, lui suggérait quelque chose, l'a repoussé loin des regards de son cœur, lui et sa suggestion, l'a réduit à néant, et s'emparant de ses petits, — les pensées qu'il lui inspirait, — les a écrasés contre le Christ.
(a ₂) que tes lèvres ne prononcent point la tromperie	(a' ₂) qui dit la vérité dans son cœur, qui n'a pas commis de tromperie par sa langue ;
(b ₁) Évite le mal	(b' ₁) qui n'a pas fait de mal à son prochain
(b ₂) fais le bien	(b' ₂) C'est celui qui marche sans se souiller et accomplit ce qui est juste
(c) cherche la paix et poursuis-la	

Un seul verset de la première réponse n'a pas de correspondant immédiat dans la deuxième, celui qui nous intéresse, précisément, « poursuis la paix, recherche-là », il n'est pourtant pas là par hasard, Benoît aurait pu couper sa citation avant s'il ne l'avait pas voulu. En fait, tous les versets suivants, encadrés par les deux expressions « il dit au Seigneur » (la question du disciple) et « Achevant ainsi son discours » (la fin de la réponse du Seigneur) constituent donc une unité de sens où se poursuit l'idée engagée :

Ce sont ceux-là qui, craignant le Seigneur, ne s'enorgueillissent pas de leur bonne observance, mais qui, estimant que ce qui est bon en eux ne peut être leur propre œuvre, mais celle du Seigneur, magnifient le Seigneur qui opère en eux, en disant avec le prophète : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom rends gloire !* de même que l'Apôtre Paul, lui non plus, ne s'attribuait rien de sa prédication et disait : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.* Et il dit encore : *Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur.* De là aussi la parole du Seigneur dans l'Évangile : *Celui qui écoute ce que je viens de dire et le met en pratique, je le comparerai à un homme sage, qui a bâti sa maison sur la pierre.* Les eaux sont venues, les vents ont soufflé et ont heurté cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre (*Prol.* 29-34).

La paix est là, en actes et pas seulement en expression : craindre le Seigneur, reconnaître que le bien vient de lui, lui rendre gloire. La paix, don de la grâce, fait résister aux tempêtes celui qui a été assez avisé pour répondre aux saints conseils du Seigneur par des actes et mettre en pratique, en construisant sur le roc. On n'est pas dans un climat irénique, il s'agit plutôt de se montrer solide face à l'épreuve mais délicat avec autrui.

Dans ces deux questions et leurs réponses, il y a une répétition de la même invitation à travers deux formulations différentes (la répétition est d'ailleurs un procédé littéraire fréquent chez saint Benoît, qui témoigne de son insistance¹⁶). La promesse de paix est discrète, elle est faite à qui accepte de s'engager concrètement dans le rejet du mal, la charité fraternelle, la dépendance du Christ : c'est sur lui qu'on bâtit et qu'on brise les mauvaises pensées. Le reste est don de la grâce. On aurait donc bien là un point fondamental pour saint Benoît, quelqu'un « qui sait ce qu'il veut et qui le veut fortement, ne cessant jamais d'y revenir, sans jamais se lasser¹⁷ ». Et ici, le parallèle entre

¹⁶ André BORIAS, *En relisant Saint Benoît*, Bellefontaine, (Vie monastique 23), 1990, p. 115.

¹⁷ *Ibidem*.

les deux formules est éclairant en ce sens qu'il montre à quel point la paix est une qualité « englobante », traduisant une capacité à vivre simultanément dépendance et attention vigilante dans ses rapports avec le Seigneur et avec autrui.

De plus, il n'est pas sans importance que le mot du psaume cité par Benoît à propos de la paix soit le même que pour la relation à Dieu : chercher¹⁸, il faut le relever¹⁹. En effet, Dieu était le premier à appeler comme on l'a noté et il cherche son ouvrier dans la foule, (*Prol 14 : Et quærens Dominus in multitudine populi*). L'abbé devra se souvenir qu'il est écrit « cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice », *RB 2, 35 (meminerit scriptum : Primum quærite regnum Dei et iustitiam eius)*. Le Seigneur, du haut des cieux regarde sans cesse les enfants des hommes pour voir s'il en est un qui cherche Dieu (*Dominus de cælo semper respicit super filios hominum, ut videat si est intellegens aut requirens Deum, RB 7, 71*). De même, l'abbé doit imiter l'exemple du bon pasteur parti à la recherche de la brebis perdue (*Et Pastoris boni pium imitetur exemplum, qui, relictis nonaginta novem ovibus in montibus, abiit unam ovem quæ erraverat quærere, RB 27, 8*).

Enfin, si Benoît demande pour accueillir un nouveau frère que l'on vérifie s'il cherche vraiment Dieu (*RB 58, 7*), celui qui cherche le fera donc selon l'exemple que lui donnera son abbé, agissant lui-même à l'exemple du Seigneur. Cherchant Dieu qui l'a cherché d'abord, le novice devra donc chercher aussi la paix, en renonçant à la dévoration intérieure par la passion du pouvoir ou à l'affirmation dictatoriale de soi.

Au chapitre 4

Au chapitre 4, Benoît donne une liste d'attitudes pour faire le bien et il y a dans ce chapitre deux mentions de la paix : *RB 4, 25* « Ne pas donner une paix mensongère », il est question d'interdire un mensonge, un minimum indispensable dans la vie commune, et *RB 4, 73* « Faire la paix avec son contradicteur avant le coucher du soleil²⁰ ». La paix est donc pour saint Benoît un bien de très grand prix puisqu'il est si urgent de la restaurer. La notion du temps apparaît ensuite, mais pour ne donner qu'un tout petit délai avant de parvenir à la vérité

¹⁸ Denis HUERRE, « Enquêtes sur le Célibat monastique »..., p. 285

¹⁹ On doit ces remarques sur l'importance du verbe « chercher » au P. Denis Huerre.

²⁰ *Cum discordante ante solis occasum in pacem redire*. Précepte inspiré de Ep 4, 26 : *Sol non occidat super iracundiam vestram* (Vg) « que le soleil ne se couche pas sur votre colère ».

d'une paix échangée. Est-ce réaliste quand on sait combien le pardon est difficile ?

Cette double mise en demeure (pas de fausse paix, mais la paix avant le coucher du soleil) présente les caractères des injonctions en forme de paradoxe, à « double liens », chers aux psychothérapeutes de l'école de Palo Alto qui libèrent en obligeant à être créatifs²¹ : dans le cadre de la cure, à des patients prisonniers de situations psychologiques intriquées, le thérapeute donne simultanément deux injonctions a priori incompatibles mais à respecter toutes deux. Pour s'y conformer, il n'y a qu'une seule possibilité : découvrir par soi-même un nouveau contexte, une solution qui permette de prendre du champ, et c'est précisément cela qui permet de sortir de la situation qui fait problème.

Benoît a-t-il utilisé délibérément un tel procédé – non décrit à son époque – en joignant ainsi ses deux impératifs, « Ne pas donner une fausse paix » et « Faire la paix avant le coucher du soleil », sûrement pas, mais le résultat est là, nous nous trouvons devant un authentique paradoxe. La solution se trouve dans un autre verset de la Règle où il est question du « Notre Père » récité par l'abbé aux offices du matin et du soir : « la célébration matinale et vespérale ne s'achèvera jamais sans que, en dernier lieu dans l'ordonnance de l'office, l'oraison dominicale soit dite. » C'est le supérieur qui le dit en entier à haute voix, pour que tous les frères l'entendent. Et cela, « à cause des épines de disputes qui ont accoutumé de se produire » (*RB 13, 12*). Le Notre Père est récité au lever (Laudes) et avant le coucher du soleil (Vêpres), c'est dans cette commune condition de fils, assumée et consentie que se trouve le chemin pour retrouver la paix sans mensonge avant le coucher du soleil. Cela permet de voir sous un jour nouveau ce qui était dit de la paix dans le prologue : les attitudes par lesquelles le moine trouve la paix sont celles du fils dans le respect et la dépendance consentie.

Dans les autres chapitres

Au chapitre 34 (*RB 34, 7*), il est question de la nécessaire adaptation aux besoins de chacun pour que tous soient en paix. Ici, la paix est donc un bien nécessaire pour chacun et qu'il faut garder à tous. La paix est déjà là pour ceux qui ne s'enferment pas dans un rêve d'uniformité, qui acceptent que chacun ait selon ses besoins, qui ne

²¹ Paul WATZLAWICK, John H. WEAKLAND, Richard FISCH, *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975.

sont pas ceux de son voisin. Ce point permet de revenir à une qualité « négative » de la paix énoncée plus haut : la paix est l'absence de conflits. En effet, si cette absence de conflits devait être bâtie sur le nivellement des points de vue et des personnalités, il n'y aurait plus lieu de parler de paix mais de dictature. Il y a là, d'ailleurs, un des ressorts du totalitarisme : réduire les ensembles humains à des masses homogènes. Au sein des masses, les individus sont isolés, désirent l'anonymat, et cherchent à fonctionner comme un simple rouage²². C'est pour cela que le contenu de l'idéologie totalitaire ne relève pas du problème objectif, sur lequel chacun peut avoir une opinion – discutable, jusqu'à parvenir à une vision commune – mais se présente avec la prégnance intangible des règles de l'arithmétique²³. Dans un tel univers, il n'est donc pas question de faire autre chose qu'exécuter des consignes, d'où l'incongruité de l'idée d'exercer son jugement.

Au chapitre 65 (*RB* 65, 11), la division de la communauté et la contestation risquent de faire perdre la paix et la charité quand il y a un conflit entre l'abbé et le prieur. Dans ces cas-là, l'abbé doit agir pour garder la paix dans la communauté car la paix est la situation de ceux qui consentent tous à être chacun un parmi d'autres, ne reconnaissant l'autorité que d'un seul père. Elle est à ce point nécessaire à la vie communautaire que, pour la garder, on peut être amené à renvoyer un frère, le prieur, qu'on avait élevé au-dessus des autres.

Au chapitre consacré à l'accueil des hôtes (*RB* 53, 5) et à celui consacré à l'ordre dans la communauté (*RB* 63, 4) la paix se donne et s'échange dans un acte de prière : lorsqu'on reçoit le Christ dans les hôtes ou dans la communauté réunie en prière. Ce n'est donc pas un bien individuel à capitaliser. De fait, l'invitation à vivre dépossédé de tout sonnerait faux si en même temps le moine était invité à cultiver un sentiment pour lui-même²⁴. La paix est donc profondément liée à la communion avec les frères, devant Dieu.

Un point, enfin, importe pour instaurer la paix parmi des hommes vivant en communauté : l'abbé doit établir avec soin la responsabilité de chacun pour la vie de la communauté (chapitre 31) et

²² Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, Quarto, 2002, p. 619.

²³ *Ibidem*, p. 684.

²⁴ Capitaliser, accumuler de peur de manquer ou bien pour en jouir comme d'un sentiment gratifiant. Mais sur le registre des sentiments, la Règle est particulièrement discrète. Lorsque, par exemple, les frères reçoivent la bénédiction de l'abbé, il n'est question d'éprouver aucun sentiment. La mention de la joie n'apparaît qu'au carême pour parler de la joie du don et de la joie du désir de ce que l'on attend. C'est-à-dire quand on n'a pas encore ce qu'on désire.

s'occuper de la distribution des biens matériels. Il s'agit d'écarter tout risque de confusion, source de violence.

Dans ces textes, la paix est donc évoquée dans des circonstances où Benoît parle de choses fondamentales : lors de l'accueil d'un hôte « comme le Christ », lors de la reconnaissance des différences entre frères et de l'autorité de l'abbé comme seul père de la communauté. Et il s'agit bien d'une réalité essentielle à deux dimensions inséparables : personnelle et communautaire.

Le murmure

Ces relevés des occurrences du mot « paix » doivent encore être complétés par un regard sur ce qui s'y oppose. En effet, si Benoît n'invite pas à cultiver des sentiments gratifiants, il est tout à fait net quand il s'agit des ruminations amères. Tout lecteur de la Règle ne peut qu'être frappé par l'insistance avec laquelle il condamne les récriminations, pour lui, elles sont manifestement le miroir déformant de la paix, son reflet inversé et grotesque. Il en parle à huit reprises, comme lorsqu'il est question de paix.

Ne pas récriminer (*Non murmuriosum*, *RB* 4, 42) est, bien sûr un des instruments des bonnes œuvres. En *RB* 5, 14.17.18 l'obéissance ne peut être bien accueillie, tant par Dieu que par les hommes, que si elle est réalisée sans récriminations. Car si le disciple obéit de mauvais gré, en murmurant, Dieu qui le voit connaît ce murmure et s'il ne se corrige pas, le moine encourt la peine des récriminateurs. En une seule phrase (*RB* 5, 17-18), nous avons trois répétitions du mot ! Sans aucun doute, il y a là quelque chose qui, même resté caché et connu de son seul auteur, n'en est pas moins très grave aux yeux de Benoît.

En *RB* 23, 3, Benoît s'inquiète s'il se trouve un frère récalcitrant ou désobéissant, orgueilleux ou récriminateur (*Si quis frater contumax aut inoboediens aut superbus aut murmurans*). Le murmure, simple murmure pourrait-on dire, est donc aussi grave que les refus d'obéissance les plus caractérisés !

Il est encore question de *murmuratio* en *RB* 34, 8, lorsqu'il est question de donner à chacun ce dont il a besoin. Ici, très précisément, l'alternative est entre la paix ou le murmure : que chacun reçoive ce qui lui convient, il appartient à l'abbé d'en juger pour que tous soient en paix, il ne saurait être question d'en faire une occasion de murmure (*Ante omnia, ne murmurationis malum pro qualicumque causa in aliquo qualicumque verbo vel significatione appareat*).

Le repas commun de la communauté est un moment de communion. Pour qu'il le reste, Benoît prévoit une collation à part pour les

serviteurs, afin qu'ils soient dispos et qu'ils puissent servir sans récriminations (*RB* 35, 15). Avec les trois prescriptions sur la mesure de la boisson (*RB* 40, 10), l'organisation des repas (*RB* 41, 7) et la cuisine des hôtes (*RB* 53, 20), on n'a pas seulement un exemple de l'humanité de Benoît, mais un indice supplémentaire de l'importance qu'il accorde au repas pris en commun, ce qui explique l'existence d'une cuisine destinée spécialement à l'accueil des hôtes en qui on accueille le Christ. Ce sujet, le repas, dont nous connaissons l'importance dans toute collectivité humaine, réunit à la fois le rapport avec la communauté – dont il prolonge la célébration eucharistique, le travail et son caractère pénible et la question de la nourriture, dont on sait à quel point elle est liée aux strates plus archaïques du psychisme humain (d'où l'intérêt que lui a toujours témoigné la tradition monastique en invitant le moine à la frugalité). Celui qui à ce moment récrimine n'a pas discerné la portée de ce qu'il est invité à vivre.

Enfin, la récrimination est dénoncée par Benoît dans des circonstances où, pour lui, se trouve un enjeu fondamental : la capacité d'obéir, de ne pas jalouser, de servir, de vivre avec ses frères dans la sobriété. La récrimination est le propre de celui qui, face à une frustration, se réfugie dans le for interne pour y mener, seul, le procès de l'abbé ou de ses frères, attitude de gamin boudeur qui, si elle se maintient, ne fait que prolonger l'enfance. Non la saine enfance spirituelle de qui consent à être dirigé mais l'infantilisme dans ce qu'il a de plus pauvre. Dans une démonstration par l'absurde, le récriminateur montre bien que la paix est affaire de communion, qu'elle suppose la relation et l'oubli de soi.

Pour conclure

Ces quelques relevés restent très superficiels, mais ils apportent déjà l'éclairage que l'on cherchait : la paix n'est pas un état d'âme, ni un terme lointain produit par des exercices spirituels subtils. C'est un fruit à préserver, nécessaire à la vie du moine en communauté et à la communauté des moines. À la fois déjà là et à chercher. Et tout se passe comme si Benoît suggérait que la paix se reçoit précisément lorsqu'on renonce à la poursuivre pour soi-même, mais qu'on la donne et qu'on la préserve dans la vie communautaire. La paix ne peut être qu'un vœu pieux et inconsistant aussi longtemps que le souci de son propre destin efface l'engagement de soi dans la dépendance des autres. La paix comme lien de communion entre les hommes n'est possible que là où la place de chacun est reconnue, respectée et consolidée. Elle suppose que le

lien établi soit effectivement considéré comme assez essentiel par toutes les parties en présence pour que les rivalités mimétiques, les jalousies et les rancunes soient relativisées par la conscience d'avoir une même origine. À l'évidence, on est dans une toute autre perspective que celle d'un nouveau stoïcisme, un courant philosophique qui attire beaucoup aujourd'hui.

Benoît ne demande pas au moine d'être fort, il lui demande d'être vrai et l'exigence est bien plus grande. Le moine, même, fait profession de s'en tenir là, n'ayant donc pas d'autre projet dans sa communauté que de vivre, simplement, connaissant la tentation de la domination, apprenant à servir dans de petites choses. Seulement cela. Mais un « cela » qui en prenant le contre-pied de la volonté de puissance en révèle la vanité puisque le propre de la volonté de puissance est de prétendre viser de grands objets, désormais absents. Une fois libéré de l'asservissement à l'horizon de ses fantasmes de puissance, le champ est libre pour autre chose.

Ici, un nouveau témoin mérite d'être écouté longuement, une jeune femme juive qui a su mener une recherche exigeante entre 1941 et 1942. Son expérience consonne profondément avec l'enseignement de Benoît :

Ce matin, en longeant à bicyclette le stadionkade, je m'enchantais du vaste horizon que l'on découvre aux lisières de la ville et je respirais l'air frais qu'on ne nous a pas encore rationné. Partout des pancartes interdisaient aux juifs les petits chemins menant dans la nature. Mais au-dessus de ce bout de route qui nous reste ouvert, le ciel s'étale tout entier. On ne peut rien nous faire, vraiment rien. On peut nous rendre la vie assez dure, nous dépouiller de certains biens matériels, nous enlever une certaine liberté de mouvements tout extérieure, mais c'est nous-mêmes qui nous dépouillons de nos meilleures forces par une attitude psychologique désastreuse. [...] On a bien le droit d'être tristes et abattus de temps en temps par ce qu'on nous fait subir [...]. Et pourtant, la vraie spoliation, c'est nous-mêmes qui nous l'infligeons. Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi, des cieux se déploient aussi vastes que le firmament. Je crois en Dieu et je crois en l'homme, j'ose le dire sans fausse honte. La vie est difficile mais ce n'est pas grave. Il faut commencer par « prendre au sérieux son propre sérieux », le reste vient de soi-même. Travailler à soi-même n'est pas faire preuve d'individualisme morbide. Si la paix s'installe un jour, elle ne pourra être authentique que si chaque individu fait d'abord la paix en soi-même, extirpe tout sentiment de haine pour quelque race ou quelque peuple que ce soit, ou bien domine cette haine et la change en autre chose, peut-être même à la longue en amour – est-ce trop demander ? [...] Ce petit morceau d'éternité qu'on porte en soi, on peut l'épuiser en un mot aussi bien qu'en dix

gros traités. Je suis une femme heureuse et je chante les louanges de cette vie, oui vous avez bien lu, en l'an de grâce 1942, la énième année de guerre²⁵...

S'il y a eu travail sur soi, il a avant tout conduit Etty Hillesum à se reconnaître fille des hommes parmi les fils et les filles des hommes, prête, alors, à abandonner les rêves de toute puissance, à consentir à la réalité, malgré l'horreur de l'époque, à vivre la solidarité en acte avec ceux que l'on dépouille et que l'on méprise²⁶. La paix intérieure lui permet d'ailleurs de goûter avec bien plus de profondeur la douceur de la nature que l'idéologie nazie avait sacralisée et réservait aux aryens ou supposés tels...

Ainsi, paradoxalement le désir de rester petit sans rechercher de position dominante atteint sa plus grande valeur parce qu'il se révèle être le lieu d'émergence de la plus grande puissance possible. La force collective humaine, Hannah Arendt le montre dans sa réflexion sur la vie politique, naît de la libre réunion des potentialités, dans le consensus mais jamais dans l'exercice de la force dominatrice²⁷. Par sa douceur, la petitesse choisie devient force en appelant d'autres libertés à la rejoindre.

Ici, la veine évangélique portée par saint Benoît, disciple de celui qui a pris la condition de serviteur, rejoint et honore une attente contemporaine, mais avec d'importants recentrements : en osant reconnaître la vérité, deuxième nom de l'humilité et en invitant à vivre une dépendance consentie. La paix est donc bien le lieu de Dieu, en ce qu'elle témoigne, en fait, de l'action de la grâce dans le cœur de l'homme « que cherches-tu, frère, dans tes gestes, tes paroles, tes regards ? Et pourquoi es-tu au monastère ? Où est ta liberté²⁸ ? ».

Abbaye Notre-Dame de Tamié
F – 73200 Plancherine

Bruno DEMOURES, ocs

²⁵ Etty HILLESUM, *Une vie bouleversée, Journal 41-42 et Lettres de Westerbork*, Paris, Points-Seuil, 1995, p. 133.

²⁶ Employée au camp de Westerbork, antichambre de l'extermination, Etty Hillesum y demeurera pour consoler et soulager les personnes arrêtées, par solidarité avec son peuple, parfaitement consciente, pourtant, du sort qui l'attendait mais refusant, pour rester disponible, la proposition d'entrer dans la clandestinité.

²⁷ Hannah ARENDT *La condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 61.

²⁸ Denis HUERRE, « Enquêtes sur le célibat monastique », *Collectanea Cisterciensia* 59, 1997, p. 285.